

REVUE ÉTRANGÈRE.

Bourbaki, Chansy et Faidherbe ont passé la semaine à traiter, poursuivis par les prussiens.

Bourbaki à la suite de deux jours de combat, avait traversé Lissane à six milles au-dessous de Belfort, dans le but de faire lever le siège de cette ville.

Von Werder ayant reçu des renforts, une grande bataille a eu lieu et s'est terminée par une défaite complète des français.

Les pertes des allemands dans les trois batailles est de 4,200 tandis que les pertes des français s'élèvent à 7,800. Les allemands n'ont pas pris de canons, mais quelques prisonniers seulement.

Chansy battu et malade devra bientôt céder sa place à un autre général, on dit que Gambetta a demandé au général Paladines de reprendre le commandement de l'armée de la Loire.

Au nord, les avant garde de l'armée Faidherbe ont été repoussées de Beauvais à St. Quentin avec la perte de 500 prisonniers blessés et d'un canon.

Le général Von Gioben a attaqué Faidherbe. Après un combat acharné de quatre heures il l'a repoussé de toutes ses positions et de St. Quentin.

L'Empereur Guillaume télégraphie ce qui suit à la Reine Augusta :

Versailles, 19.—L'armée du Nord a été défaite aujourd'hui devant St. Quentin. Quatre mille prisonniers blessés et deux canons ont été capturés.

Signé, GUILLAUME.

Pendant que les armées françaises battues retraitsaient par tout, Guillaume se faisait proclamer empereur d'Allemagne sous les murs de Paris au milieu de grandes ovations et d'un déploiement de félicitations extraordinaires. Le bombardement de Paris a été continué avec énergie. Tous les jours de nouvelles batteries sont dressées par les prussiens pour battre en brèche tous les points à la fois.

Le 16, une sortie fut faite par Trochu, mais après deux heures de combat entre les forts de l'Est et d'Aubervilliers les français furent repoussés.

Il paraît y avoir eu après cette sortie un armistice de deux heures dans le but, dit-on, de discuter les conditions d'un traité de paix. Mais les négociations ont échoué, car depuis le 18 le bombardement a recommencé avec plus de vigueur et d'effet que jamais.

Une dépêche spéciale au *World*, de Versailles, le 19, mande qu'une sortie a eu lieu le 16, et que les français après deux heures de combats entre les forts de l'Est et d'Aubervilliers, furent repoussés.

Les pertes ont été nombreuses des deux côtés.

Le bombardement des redoutes de St. Denis et d'Aubervilliers est commencé.

Les batteries de Meudon ont été avancées et font feu sur le fort d'Issy, conjointement avec celles de St. Cloud. Elles ont fait une large brèche dans le mur de pierre et quelques unes des embrasures ont été ébranlées par les débris.

Hier soir—Des batteries placées dans la direction de Montar et d'Issy réduiront bientôt ce dernier fort, en un monceau de ruines.

Les français érigent de nouvelles batteries en face du Mont-Valérien.

Les batteries bavaoises, wurtembourgeoises et saxonnes ont bombardé durant toute la nuit dernière le front, au nord, à l'est et au sud-est. Les forts ne répliquaient que rarement.

Versailles, 20.—Hier soir les prussiens ont envoyé des patrouilles dans les retranchements communiquant entre les forts d'Issy et Vanvres sans rencontrer de résistance.

On a trouvé le fort d'Issy désert. Les patrouilles ayant découvert des mines et des torpilles retraitsaient.

Londres, 20, 4h p.m.—Les Français ont fait une sortie du Mont-Valérien hier midi, et le combat dura jusqu'à la nuit tombante.

Cette sortie faite par quarante bataillons à l'ouest du Fort Valérien n'a eu que peu de résultat.

Trochu a demandé un armistice, ce qui lui fut refusé.

Les avant-postes prussiens furent cependant autorisés à suspendre temporairement les hostilités pour permettre aux français de recueillir leurs morts.

Trochu a déclaré qu'il ferait des sorties tous les jours, tant que le siège de Paris durerait. Evidemment on comprend des deux côtés qu'il faut arriver à une conclusion quelque terrible qu'elle soit. Pour les Prussiens décimés par la maladie, le froid et les sorties, menacés sans cesse par les armées qui se forment pour secourir Paris, comme pour les Parisiens affamés, il faut un dénouement. Il y a maintenant vingt-cinq à trente batteries dressées contre Paris et les bombes déjà jettent la mort et l'incendie dans cette malheureuse ville.

Tous les jours des édifices sautent et brûlent et quinze à vingt personnes sont tuées dans leurs maisons, sur les places publiques. La population furieuse a voulu, la semaine dernière, sortir de Paris et se jeter sur les Prussiens, comme pour les dévorer. Hommes, femmes et enfants se préparent à se battre. Paris est un vaste camp où la colère et la vengeance grandissent de jour en jour. On a été même jusqu'à menacer le gouvernement, à lui reprocher l'inaction. On peut s'attendre à des scènes épouvantables, à des horreurs inconnues jusqu'à présent, si le bombardement de Paris continue. Et il va continuer : et Paris, après une lutte héroïque, sera probablement détruit, incendié. Comment la résistance pourra-t-elle durer lorsque les bombes prussiennes auront tout démoli, tout brûlé. Mais quel carnage avant que cela arrive ! Quel vaste tombeau pour les Prussiens comme pour les Français !

ANGLETERRE.

La Conférence Européenne siège à Londres.

Il n'est pas vrai que les membres de la Conférence ont

signé les résolutions préliminaires déclarant que pas un seul pouvoir n'a le droit d'annuler un traité conclu conjointement par d'autres puissances.

On considère ce congrès comme une immense farce, calculée pour cacher au peuple le fait de l'humiliation de l'Angleterre devant la Russie.

L'opinion publique continue de s'agiter en Angleterre. La lutte dans le Parlement menace d'être chaude et on croit que le gouvernement ne pourra se maintenir qu'en sacrifiant quelques uns de ses membres, le ministre de la guerre en particulier. On va reprocher aux ministres de ne pas avoir soutenu l'honneur de l'Angleterre avec énergie et de ne pas avoir organisé l'armée et la marine d'une manière en rapport avec les circonstances critiques où se trouvent l'Europe.

M. Otway sous-secrétaire des affaires étrangères, a prononcé un discours hier soir en présence de ses commettants, dans lequel il passa en revue la politique étrangère de l'Angleterre. Dans le cours de ses remarques, il exprima la croyance que le nouveau ministre des Etats-Unis, M. Schenck, réglerait la question américaine.

DERNIERS DÉTAILS SUR LA SORTIE DU 19.

La ligne de bataille s'étendait de Monbretoul à Lacelle, et les Français étaient au nombre de 160,000, appuyés par une puissante artillerie.

Trochu, dans son rapport de la bataille, dit " que le jour qui commença par des succès ne se termina pas de même ; l'ennemi, d'abord surpris, concentra son artillerie et son infanterie, et à 3 heures p.m., notre gauche retraitsait. Nous reprîmes l'offensive à la nuit tombante, mais nous ne pûmes maintenir nos positions. La bataille fut sanglante ; nous avons demandé un armistice."

L'insuccès de cette sortie a créé beaucoup d'émotion à Paris. C'était un effort désespéré et on croyait que Trochu percerait les lignes prussiennes. Les officiers français se sont battus comme des héros, ils ont tout fait pour entraîner les soldats à leur suite ; ils sont tombés en grand nombre à la tête de leurs troupes. Mais si l'on en croit certaines dépêches les soldats se battaient sans espoir. Trochu, lui-même, après la bataille communiqua au gouvernement l'opinion que le projet de percer les lignes ennemies n'était plus possible sans l'appui des armées de l'intérieur. Cette opinion aurait créé beaucoup d'excitation et de mécontentement à Paris. On aurait même destitué Trochu et on l'aurait ensuite rétabli dans son commandement. Hélas !

L. O. D.

DES BRAVES.

Le comte de Néverlée vient de succomber glorieusement. Il y a 15 jours à peine, M. Néverlée enlevait en plein Saint-Cloud à la tête, de quelques hommes, une forte patrouille prussienne.

Le comte est tombé frappé d'une balle au côté, au combat de Villiers. Officier d'ordonnance du général Ducrot, il avait obtenu de se choisir une petite troupe d'élite parmi les hommes qu'il avait distingués, pour aller en avant et remplir les missions les plus périlleuses. Sur les cent quarante-trois hommes qu'il commandait avant hier, cinq seulement sont revenus ! Tous les autres se sont fait tuer autour de son corps qu'ils avaient juré de ne pas laisser à l'ennemi. Leur serment a été tenu.

Il est question d'établir une banque pour les comtés de Bagot, St. Hyacinthe et Rouville. Le capital de cette nouvelle institution monétaire sera de \$200,000.

JUSTICE.—Nous traduisons du *Bulletin*, de Galveston, une anecdote judiciaire assez curieuse.

La cour criminelle était ouverte. Un jour la séance du matin fut ajournée à midi jusqu'à 3 heures de l'après-midi. L'heure de la réouverture de la séance arriva et le juge ne paraissait pas. Une demi-heure, trois quarts d'heures se passèrent ainsi. Enfin quatre heures sonnèrent lorsque le juge fit son apparition. En prenant son siège, il dit en s'adressant au greffier :

—M. le Greffier, entrez donc dans vos livres une amende de \$100 contre Samuel Dodge, juge de cette cour, pour être arrivé une heure en retard.

A L'ABORDAGE

Voici qui pourrait paraître incroyable, s'il ne s'agissait pas de nos braves marins.

Ce n'est que merveilleux, et nous tenons le récit, dit un journal de Paris, d'une source authentique.

Il y a quelques jours, au fort du Mont-Valérien, un détachement fut commandé pour une reconnaissance difficile et dangereuse.

On choisit 200 marins, que l'on fit appuyer par quelques compagnies d'un régiment de ligne.

Il s'agissait de déployer toute la ruse et toute l'adresse des guerres de sauvages, et de fouiller un bois tout petit, un bouquet d'arbres plutôt, qui avait paru suspect.

Et le commandant du fort, qui connaît ses hommes, leur avait dit :

—Allez, mes enfants, et nettoyez-moi ça de la bonne manière.

—De babord à tribord, soyez tranquille, commandant, avaient répondu les marins.

On partit. Il était cinq heures.

On alla avec précaution jusqu'à un millier de mètres du bois en question.

Là, les marins firent faire halte aux hommes de ligne.

—Attendez-nous là, dirent-ils, nous allons venir vous chercher.

Grâce à la faveur de la nuit qui commençait, nos hommes arrivèrent en rampant et en s'aidant de tous les accidents de terrain, jusqu'à la lisière du bois.

Point de sentinelles, point de feux : point de mouvement ;

rien que le bruit particulier des feuilles d'octobre tombant le long des troncs nouveaux.

—Hum ; glissa un des anciens du bord à l'oreille de son voisin, faudrait voir ça. Je me charge de l'affaire.

Le détachement s'arrêta et le marin se coule entre les herbes comme un serpent.

Si habile qu'il soit, il ne peut cependant éviter de ramper sur les feuilles mortes.

Au bruit qu'elles font en se brisant, un autre bruit répond d'une touffe voisine, et notre éclaireur voit se dresser un casque, et une tête explore tout autour, sans que l'homme cependant sorte de sa cachette.

Le marin se tient coi, puis au bout d'un instant, quand le casque a rentré sa pointe sous le feuillage, il s'approche insensiblement, et, tout à coup, bondissant sur ses genoux, il poignarde la sentinelle, qui tombe sans pousser un cri.

Les autres marins qui étaient à dix pas de là ne se doutèrent de rien.

Notre homme recommence quatre fois ce manège avec le même succès.

Il avait son idée, comme on va le voir.

Quand la quatrième sentinelle fut tombée, le marin avait exploré tout un côté de la lisière du bois.

Il était certain que l'accès était libre,

Il revint vers ses compagnons.

—Maintenant, mes enfants, dépêchons-nous, allez me chercher les lignards, et allons-y.

L'opération ne prit qu'un moment, quoique accomplie avec moins de précautions que les précédentes.

Pendant ce temps, le marin rendait compte de son exploration à son officier, et celui-ci faisait transmettre tout bas des ordres à ses hommes.

Les soldats arrivèrent.

—Mes amis, leur dirent les marins, vous allez vous mettre comme ça, à quelques pas les uns des autres, nous allons entrer là-dedans. Vous tuerez tout ce qui en sortira. Ce ne sera pas long, allez, et nous ferons de notre mieux pour vous épargner de la besogne.

Quand ceux-ci jugèrent que nos soldats avaient eu le temps de cerner le bois :

—Allons-y, les enfants ! crie le lieutenant qui les commandait.

Et aussitôt les voilà qui bondissent comme des tigres et disparaissent sous le bois, la hache dans une main, le poignard dans l'autre.

Au bout d'un quart d'heure, nos soldats n'avaient presque pas entendu de coups de feu et n'avaient pas vu sortir un homme.

Enfin les marins reparaissent.

—Ah ! dame, dirent-ils aux lignards, ce tas de Prussiens, c'est si lourdaut qu'ils n'ont pas eu le temps de se sauver. Nous croyons bien qu'ils sont tous restés sous bois.

On entre, et là un spectacle terrible s'offre à nos troupes.

Plusieurs centaines de Prussiens gisaient dans toutes les parties du bois, la plupart le crâne fendu d'un coup de hach.

Nos héros n'avaient pas tiré un coup de feu, et ils avaient dit vrai, pas un ennemi n'était resté debout.

Ils avaient monté à l'abordage.

LA MORT D'UN HÉROS.

Le 7 décembre, à midi, ont eu lieu, à l'hôtel des invalides, les obsèques du général Benault, qui avait succombé la veille aux blessures reçues à la bataille de Champigny.

Un obus avait éclaté entre les jambes de son cheval et lui avait emporté le pied.

L'amputation de la jambe a été jugée nécessaire. Le général l'avait subie avec le courage d'un vieux soldat. Deux jours après il mourait à l'hôpital Lariboisière, entre les bras de son brosseur, de la sœur Marie et d'une garde-malade appartenant à l'administration des hospices.

Vers huit heures et demie, se sentant très-mal, il demanda son intime ami, M. le docteur Cusco, qui deux jours avant, l'avait opéré.

A neuf heures moins un quart, le docteur, suivi de ses aides et de quelques élèves en médecine, pénétra dans la salle de la lingerie.

—Je suis aise de vous voir murmura le général.

—Souffrez-vous beaucoup, demanda l'habile praticien.

—Oh ! oui, beaucoup.

—Men brave ami, encore un peu de patience, et vous sortirez complètement guéri.

—Je n'espère plus qu'en Dieu !

Alors, comme d'habitude, le docteur allait procéder au pansement du malade, quand soudain celui-ci se mit sur son séant, et, ouvrant les yeux d'une façon démesurée, il s'écria :

—Comment cela va-t-il ? Avons-nous avancé ? Où sont mes soldats ?

—Tout va pour le mieux, se hâta de répondre le médecin, en lui disant de se coucher.

—Je ne puis pas ! s'écria d'une voix forte le général.

—Mon excellent ami...

—Je vais mourir, continua-t-il. Ah ! Pourquoi Dieu me rappelle-t-il ? C'est trop tôt... Sommes-nous ravitaillés ?

Dans un coin de la chambre, le vieux brosseur pleurait à chaudes larmes.

Au chevet du lit, la sœur récitait la prière des agonisants.

Tout à coup, comme le docteur Cusco murmurait à l'oreille de son vieil ami quelques paroles de consolation, le général, élevant les bras, s'écria :

—Vive la France ! mort au Prus....

Il n'eut pas le temps d'achever son anathème, sa tête retomba lourdement sur l'oreiller.... il était mort.

Lorsqu'il fut bien constaté que Renault l'Arrière-garde avait rendu le dernier soupir, son domestique, refusant les services des personnes qui se trouvaient là, le revêtit de son costume d'apparat.

Cela fait, il mit une bougie à côté du lit, et sur la table une branche de laurier.

A ce moment, le docteur, après avoir pressé la main de son vieil ami, sortit de la salle.

Quelques instants après son départ, deux photographes vinrent à tour de rôle prendre la mâle effigie de l'illustre mort.

Voici comment cet héroïque officier reçut son coup de mort.

C'était, dit la *Vérité*, le 30 novembre, vers midi ; des régiments de ligne et des bataillons de mobile venaient de gravir le plateau qui sépare Bry de Villiers ; les Prussiens, après avoir résisté avec opiniâtreté à Champigny et dans Bry même, avaient complètement disparu.

Les positions semblaient évacuées ; rien ne résistait plus à